

Sur les Marges de l'Empire –

Traces de la Présence Portugaise en Asie du Sud-est: Histoire, Langue et Métissage

Paulo Jorge de Sousa Pinto

CHAM – FCSH, Universidade Nova de Lisboa

Introduction

Les références dans la presse sur «le quartier portugais» de Malacca sont courantes, ainsi que les festivités de Pâques dans l'île de Flores ou bien encore les villages indonésiens dans lesquels vivent des familles ayant des yeux clairs et des traits européens qui revendiquent leur ascendance portugaise. D'une manière générale, ils sont considérés comme «des luso-descendants» ou bien «des euro-asiatiques», survivants de l'empire portugais dans l'Asie du Sud-est du XVI<sup>ème</sup> siècle qui succomba postérieurement à la colonisation hollandaise et britannique.

De nos jours, il ne reste en effet que des vestiges d'une plus ample réalité des communautés métisses et catholiques qui parlaient un *patois* de la langue portugaise et qui ont exercé une importante influence pendant plusieurs siècles, dans diverses régions de l'Asie du Sud-est. Néanmoins, leur prospérité tout au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ne découle pas de la vigueur de l'empire, dont elles sont prétendument originaires, mais de leur capacité d'adaptation dans divers contextes politiques et économiques et de réponse aux défis lancés. Bien que traités comme «Portugais», leur lien avec le Portugal n'a qu'un effet identitaire, étant une forme de distinction, souvent de prestige social par rapport à d'autres groupes, n'ayant aucune autre signification en dehors de la conversion à la religion catholique et à l'adoption de noms d'origine portugaise<sup>1</sup>. Leur caractérisation n'est pas facile et a mérité une attention de la part des historiens durant les dernières décennies. Au lieu de définir s'il s'agit effectivement de descendants portugais, il faut plutôt déterminer leurs origines diverses et les intégrer dans la pluralité des réalités de l'Asie du Sud-est. Ce fut dans ce contexte que Leonard Andaya a proposé pour ces communautés la désignation de «tribu portugaise», en

---

<sup>1</sup> Bosma et Raben, 2008, pp. 23-24.

refusant l'attribution de caractéristiques particulièrement européennes ou de degrés de plus ou moins quantité de «sang européen» et en les considérant comme étant une «tribu», parmi tant d'autres, du monde malais-indonésien des XVIIe et XVIIIe siècles<sup>2</sup>.

Cette question soulève un large éventail de problèmes, non seulement en raison de la difficulté à identifier et à reconnaître ces groupes de «Portugais» qui ont survécu à l'effondrement de l'empire dont ils sont originaires, mais aussi parce que le concept était, déjà à cette époque, très étendu, fluide et imprécis, pouvant donner lieu tout au long des XVIIe et XVIIIe siècles (et même plus tard) à des situations très différentes entre elles. *Casados, Portugueses, Portugueses negros, Topazes, Larantuqueiros* ou *Mardijkers* sont des termes présents dans les sources européennes qui exprimaient des réalités différentes dans le temps et dans l'espace, parfois coïncidentes, parfois superposables, mais aux frontières définitivement peu claires. Si les familles ou les clans descendant directement de personnes nées au Portugal étaient sûrement traités de «Portugais», d'autres groupes, du fait de ne pas s'intégrer clairement dans des catégories identitaires à la définition précise et prédéterminée (chinois, malais, javanais, etc.), étaient aussi appelés «Portugais» car cela facilitait le traitement et parce qu'ils possédaient ou revendiquaient l'un ou plusieurs des traits attribués à ces derniers: descendance, religion, langue. Ainsi, il serait peut-être plus correct de nous référer non pas à une «tribu portugaise» mais à des «tribus portugaises» aux caractéristiques à la fois distinctes et proches et aux niveaux de liaison et de solidarité très différents entre eux.

De cette façon, l'abordage de ce thème présenté ici nous amène inévitablement à la genèse de ces communautés en rapport avec les formes particulières adoptées par la présence portugaise en Asie du Sud-est, notamment la mise en place de petits groupes dans différentes villes portuaires en marge des circuits de *l'Estado da Índia*. Puis, l'on considère la survie de plusieurs groupes après le reflux de la présence officielle portugaise dans cette région, en mettant l'accent sur le moment clé que fut la conquête de Malacca par les Hollandais en 1641, et ses conséquences. La dispersion de ces communautés dans l'Asie du Sud-est, après leur expulsion de Makassar en raison de la pression hollandaise, ainsi que les spécificités acquises par certains clans à Timor et la présence d'importantes communautés à Batavia et à Malacca sont des aspects qui méritent réflexion et évidence, dans des contextes opposés diamétralement.

---

<sup>2</sup> Andaya, 1995a.

Enfin, l'on analyse sommairement certains aspects des deux traits identitaires les plus pertinents de ces «Portugais» qui ont joué un rôle significatif aux XVIIe et XVIIIe siècles: la religion catholique et un créole ou *patois* de la langue portugaise.

## I

L'expédition d'Afonso de Albuquerque à Malacca et la prise de la ville par la force des armes en 1511 a permis aux Portugais un élargissement considérable de la connaissance de l'Asie maritime. Leurs horizons, limités jusque-là au subcontinent indien, ont dépassé subitement le Golfe de Bengale et, à partir de Malacca, ont rapidement projeté vers les limites de l'archipel malais-indonésien, les royaumes continentaux de l'Asie du Sud-est et de l'extrême Orient: Java, Siam, les Moluques, les côtes de la Chine et finalement Timor, déjà en 1515 ou 1516. Au contraire de ce qui s'est passé dans d'autres régions de l'Océan Indien comme la Mer Rouge, le Golfe Persique ou la côte du Malabar, où une présence militaire et maritime, forte et permanente, était nécessaire, la structure officielle portugaise, dans le vaste espace s'étendant au-delà du Sri Lanka et de la côte orientale de l'Inde, était éparse et fragile, pratiquement circonscrite, au cours du XVIème siècle, à Malacca et à une forteresse dans les Moluques<sup>3</sup>. En conséquence, la présence portugaise était ici essentiellement informelle et spontanée, constituée par communautés et de familles «portugaises», soldats, marchands ou corsaires – comme le démontre pleinement la biographie de Fernão Mendes Pinto – qui vivaient en marge des circuits officiels, en théorie subordonnés à l'autorité du vice-roi mais qui disposaient d'un large champ de manœuvre et de liberté en agissant à leur compte.

L'origine du contraste entre les deux espaces remonte aux premières années du XVIe siècle, plus précisément, à la décision du vice-roi Lopo Soares de Albergaria (1515-1518) d'autoriser ses hommes à se rendre où ils souhaitaient, dans un clair renversement de politiques et d'actions fortement centralisées, que son prédécesseur Afonso de Albuquerque a suivi<sup>4</sup>. Tout au long du XVIème siècle, les politiques officielles ont varié entre des périodes plus «libérales» et des moments de plus grand contrôle de l'état sur la liberté de circulation des Portugais en Asie. Cependant, l'impact réel des décisions prises par les autorités était limité.

---

<sup>3</sup> Thomaz, 1979, p. 106.

<sup>4</sup> Thomaz, 1994, pp. 435-436.

En théorie, tous les Portugais étaient soumis à l'autorité du vice-roi ou du Gouverneur de l'Inde, à Goa (à partir de 1529) et les capitaines des forteresses exerçaient des fonctions de commandement militaire avec juridiction sur le secteur civil, dans les diverses forteresses sous contrôle portugais. En pratique, et comme le système avait encore pour base une structure archaïque au *serviço de el-rei* (au service du roi), il n'y avait pas de forme efficace pour engager et recruter des soldats et des fonctionnaires qui allaient servir en Asie, et beaucoup de ces hommes qui embarquaient à Lisbonne finissaient par s'échapper des armadas et des forteresses dès leur arrivée en Inde, se mettre au service de protecteurs – Portugais ou Asiatiques – et s'immiscer dans les réseaux de commerce ou s'installer dans une ville portuaire, souvent en profitant des contacts antérieurs ou des communautés portugaises résidentes.

Le pouvoir et l'autorité du roi étaient loin, à Lisbonne et à Goa, de sorte que leurs représentants, en commençant par les capitaines de Malacca – le seul vrai centre du pouvoir officiel à l'est de la côte occidentale indienne - détenaient leurs propres affaires en sus des privilèges et des exclusivités qui leur étaient réservées, possédaient ses propres intermédiaires d'affaires et agents privés et évoluaient sur des réseaux marchands asiatiques, souvent au détriment et par défaut des ordres et intérêts de l'*Estado da Índia*<sup>5</sup>. Cette situation hybride, de mélange et de disparition de frontières, entre caractère officiel et intérêt privé, a été causée par l'entreprise asiatique portugaise elle-même, qui ne disposait pas d'un modèle défini, s'étant adaptée aux réalités en atténuant au fur et à mesure les problèmes qui surgissaient.

L'historiographie sur la présence portugaise en Asie a centralisé traditionnellement son attention sur l'évolution de l'*Estado da Índia* et sur les aspects officiels qui la revêtait, non seulement en raison du fait que la principale documentation disponible par les historiens avait cette origine, insuffisante et laconique, concernant la vie et les activités de ceux qui vivaient en dehors de la sphère officielle, mais aussi car l'attention s'est traditionnellement concentrée sur la concurrence entre les empires coloniaux européens. C'est pourquoi la première moitié du XVIe siècle est considérée comme la période de l'apogée de l'empire portugais en Asie et que les époques qui suivirent comme des périodes de «déclin» ou de «décadence».

Néanmoins et plus récemment, cette vision a tendance à être remise en cause avec l'apparition d'un nouvel intérêt pour l'étude des dynamiques sociales et politiques des secteurs informels de la présence portugaise en Asie. Des notions ont été banalisées, comme celle de *shadow empire*, de George Winius, afférant au vaste espace du Golfe de Bengale et

---

<sup>5</sup> Pinto, 2012, pp. 4-7.

de l'Asie du Sud-est, dans lequel se déplaçaient des hommes et des groupes qui échappaient au contrôle des autorités mais qui constituaient de véritables vecteurs dynamiques de la présence portugaise<sup>6</sup>. D'un autre côté, plusieurs historiens se sont penchés sur des cas concrets de certains personnages et de groupes extérieurs aux élites traditionnels de l'*Estado da Índia* qui, bien qu'agissant en dehors de la sphère officielle, ont été les responsables des initiatives expansionnistes ayant eu un important impact local et régional, notamment au Cambodge, en Birmanie et en Aceh. Célèbre fut l'expression de Sanjay Subrahmayam qui, en parlant de «la queue remue le chien» (*the tail wags the dog*), a caractérisé le dynamisme de ces initiatives en Asie<sup>7</sup>.

Les sources portugaises contiennent des informations récurrentes, bien que laconiques, au sujet des soldats qui échappaient au service des armadas ou des forteresses, qui vivaient souvent en dehors du ressort des autorités et qui mettaient leurs services et leurs capacités à la disposition des puissances asiatiques. Aujourd'hui, nous les considérons comme des «mercenaires» ou des «aventuriers», mais à l'époque, ils étaient classifiés de forme différente: comme étant des bannis, des *alevantados* ou des renégats, concepts qui définissaient différents degrés d'exclusion de la sphère officielle<sup>8</sup>. Leur nombre était incertain, bien qu'impressionnant; au tournant du XVIIIe siècle, on estimait que 600 à 2000 Portugais armés vivaient à Bengale, ce qui amenait les vice-rois à octroyer des «grâces générales», essayant ainsi de mettre ce potentiel militaire au service de l'*Estado da Índia*<sup>9</sup>.

Tout aussi important a été le rôle joué par les *casados* («mariés»). Il s'agissait de communautés portugaises ou de descendants de Portugais qui sont apparues plus ou moins spontanément dans diverses villes portuaires, aussi bien dans les possessions de l'*Estado da Índia* que dans des endroits qui échappaient à leur contrôle direct<sup>10</sup>. Saint Thomas de Mylapore et Nagapattinam, sur la côte de Coromandel, ont été les cas les plus emblématiques de noyaux informels de résidents portugais nés, du moins en partie, de l'action des déserteurs des garnisons militaires de Goa et Cochin<sup>11</sup>. Dans l'extrême orientale de l'Asie maritime se situait l'exemple le plus significatif d'un entrepôt informel, crée et développé en dehors des structures officielles portugaises: Macao, véritable république de marchands qui n'a été que tardivement intégrée dans l'*Estado da Índia*, toujours de forme incomplète et turbulente.

---

<sup>6</sup> Winius, 1983.

<sup>7</sup> Subrahmanyam, 1994, pp. 151-173.

<sup>8</sup> Cruz, 1986.

<sup>9</sup> Pinto, 2012, pp. 41-42.

<sup>10</sup> Pinto, 2015.

<sup>11</sup> Subrahmanyam, 1994, ch. III et IV.

Dans la région de l'Asie du Sud-est, la plus importante communauté de *casados* était naturellement celle de Malacca, non seulement parce que la ville était le véritable centre de la présence portugaise – officielle et informelle – dans toute la région, mais aussi parce qu'elle représentait l'axe principal des liaisons maritimes entre l'Inde, l'Extrême-Orient et l'archipel malais-indonésien. Il y avait aux Moluques (Ternate et, plus tard, Tidore et Amboine) des petites communautés, ainsi que des noyaux de marchands dans diverses villes portuaires, sans importance particulière.

Initialement composée d'une poignée de soldats portugais qui avaient obtenu l'autorisation d'établir leur résidence dans la ville, la communauté des *casados* a évolué progressivement au cours des XVIe et XVIIe siècles, devenant une puissante et influente élite locale qui contrôlait une partie du commerce associé à la ville et qui formait la dernière ligne de résistance face à la croissante influence hollandaise dans la région. Constituée de forme de plus en plus évidente d'éléments d'origine asiatique convertis au catholicisme, même si la distinction d'un groupe plus restreint de «mariés blancs», doté d'une plus grande influence politique et de prestige social, continuait à être visible dans son intérieur<sup>12</sup>. Toutefois, cette distinction s'est rapidement estompée avec la prise de Malacca par la Compagnie hollandaise des Indes Orientales (VOC) en 1641 et avec la disparition des structures officielles de *l'Estado da Índia*, en Asie du Sud-est.

## II

Il est indéniable que l'arrivée des Hollandais en Orient et l'établissement de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales en Asie du Sud-est a causé une contraction générale dans l'activité de la navigation portugaise, ainsi qu'une diminution considérable de l'influence de *l'Estado da Índia* dans les méandres politiques et diplomatiques de la région. Malacca a subi un premier assaut en 1606 et resta par la suite sous pression constante, soit sous forme de blocage, soit sous forme d'attaque directe aux navires portugais, vu que la ville était un point d'appui fondamental et une escale obligatoire de la navigation marchande et missionnaire destinée à la Chine et au Japon.

Au cours de la première moitié du XVIIe siècle et après les conquêtes des forteresses aux Moluques, à Amboine et sur la côte du Coromandel, la VOC hollandaise a littéralement

---

<sup>12</sup> Pinto, 2011.

balayé les positions portugaises au Sri Lanka, dans l'Asie du Sud-est et sur la côte de Malabar. Entre Goa et Macao, aucune forteresse ne s'est maintenue ou n'est restée comme point d'appui à la navigation, ainsi l'effondrement de *l'Estado da Índia* a été bien réel.

Néanmoins, la présence portugaise n'a pas disparu, précisément parce qu'elle s'était développée en marge des structures de l'empire et qu'elle ne dépendait pas des circuits officiels pour survivre. Formées depuis les méandres du XVI<sup>e</sup> siècle par des groupes revendiquant l'origine et l'identité portugaise, tout en étant le résultat d'un processus de métissage sédimenté par des générations successives, les différentes communautés de «Portugais» dans l'Asie du Sud-est faisaient partie de réseaux marchands régionaux, possédaient des liaisons et des contacts avec les élites politiques des divers états et royaumes, ainsi qu'une flexibilité qui leur a permis une bonne adaptation à de nouveaux défis.

L'une des caractéristiques les plus importantes de ces communautés était leur diversité, en plus de leur mobilité et de leur dispersion dans l'Asie du Sud-est. Certains même se réfèrent à elles comme étant une ou plusieurs «diasporas». Bien que liées par des caractéristiques communes mais variables – une réelle ou une prétendue ascendance portugaise, la religion catholique et un créole portugais – ces groupes se déplaçaient dans des environnements distincts, possédaient des fidélités politiques différentes et des degrés de richesse matérielle variables.

Malacca est tombée entre les mains des Hollandais en 1641, au terme d'un long siège. Cet évènement a été traditionnellement considéré comme la cause de la «diaspora portugaise» en Asie du Sud-est. Bien qu'il s'agisse d'un processus beaucoup plus long et complexe qu'une simple conséquence immédiate de la perte d'une ville, il est indéniable que la chute de Malacca a été un moment clé de la dispersion des «Portugais». D'une manière générale, on peut supposer qu'ils ont pris quatre orientations plus ou moins distinctes.

Un premier groupe, qui comprenait probablement les éléments les plus riches liés à l'appareil officiel ecclésiastique, se dirigea vers Nagapattinam. Quelques jours après la victoire, le capitaine hollandais Willemszoon Coertekoe convoqua les Portugais au son des tambours et les informa que ceux qui voulaient aller en Inde seraient libres de le faire; puis il autorisa le départ d'un navire en destination de la côte de Coromandel, transportant 350 personnes «hommes, femmes, enfants et esclaves» avec tous leurs biens et richesses, ce qui lui a valu de sévères critiques de la part de la hiérarchie de la VOC<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> Journal de Willemszoon Coertekoe in Leupe (ed.), 1936, p. 46; lettre de Justus Schouten, *ibid.*, p. 58; Borschberg, 2010, pp. 99-100.

Les autorités hollandaises n'ont pas envisagé d'un œil favorable la concentration des «Portugais» dans cette Malacca récemment conquise. En conséquence, l'une des premières mesures a été, avec la justification qu'il s'agissait de «paresseux», constituant plutôt un fardeau qu'un atout pour la Compagnie, à autoriser le départ pour Batavia de tous ceux qui le souhaitent. Un nombre indéterminé de «Portugais et de citoyens métisses» embarquèrent donc sur deux navires en direction de la capitale de la VOC<sup>14</sup>. Il est naturel qu'ils se soient mis par la suite au service de la Compagnie, en augmentant ainsi le contingent de la strate qui allait être connue sous le nom de *Mardijkers*, dont on parlera plus loin.

Une grande partie des *casados* de Malacca ne se trouvait pas dans la ville durant la longue campagne militaire et durant le pénible siège qui a abouti à la victoire hollandaise. Pour beaucoup, Malacca était simplement une base d'appui qui servait leurs activités commerciales dans tout l'archipel malais-indonésien et non pas un lieu de résidence fixe et statique. Par conséquent, lorsque la nouvelle s'est répandue que le dernier bastion de l'*Estado da Índia* avait succombé au pouvoir de la VOC, ces groupes ont simplement changé leurs routines et ont choisi une autre base de résidence, de préférence là où le roi de la région leur était favorable et qu'il ne soit pas soumis au pouvoir de la Compagnie hollandaise. Le Sultanat de Makassar (soit, la double monarchie de Gowa-Tallo), en Sulawesi, s'est avérée être l'option la plus intéressante.

En effet, bénéficiant de la protection des sultans et défiant en évidence les prétentions hégémoniques et monopolistes hollandaises, les «Portugais» de Makassar ont prospéré grâce au rétablissement du commerce avec Macao et autres villes portuaires, notamment par le rôle joué par l'aventurier portugais Francisco Vieira de Figueiredo<sup>15</sup>. Le favoritisme des rois de Makassar envers les chrétiens remontait au XVI<sup>e</sup> siècle et anticipera donc leur conversion à l'islam en 1605. A l'époque en question, régnait à Tallo, Karaeng Pattingalloang (1641-1654), qui a accueilli et protégé les groupes de «Portugais» qui ont quitté Malacca. Le gouverneur de l'évêché, Paulo da Costa, a résidé dans le Sultanat entre 1645 et 1661 et l'étendue de la communauté catholique a même atteint trois milliers de personnes<sup>16</sup>. Cependant, tout au long de la décennie de 1660, la pression de la VOC a finalement conduit à la soumission graduelle du Sultanat et, entre autres conséquences, à l'expulsion des

---

<sup>14</sup> Rapport de Justus Schouten in Leupe (ed.), 1936, p. 76.

<sup>15</sup> Boxer, 1967, pp. 28-29.

<sup>16</sup> Andaya, 2010, p. 402.

«Portugais» et des missionnaires catholiques – principalement composés de Jésuites – qui y résidaient<sup>17</sup>.

Enfin, et contrairement à ce qui est souvent affirmé, une partie des «Portugais» de Malacca est restée dans la ville après la conquête hollandaise. Le commissaire Justus Schouten, qui l'a visitée en 1641 et qui a rédigé un rapport destiné aux autorités de la VOC, fait mention des «Portugais» de la région qui se plaçaient au service de la Compagnie. Selon son évaluation, trois groupes étaient distincts: les «citoyens portugais», les «nègres de Malacca» et les «pêcheurs», et leurs respectifs représentants, «tous avec un salaire mensuel»<sup>18</sup>. Plus tard, en 1678, le rapport du gouverneur Balthasar Bort signalait la présence d'un grand nombre de «métisses et noirs portugais» vivant à l'intérieur des murs de Malacca, une communauté d'environ 2000 éléments, composée d'hommes, femmes, enfants et esclaves<sup>19</sup>. Mais la majorité des «Portugais» ne vivait pas dans la ville, étant dispersée dans les villages de la périphérie, le long de la rivière, situation qui remontait au XVIe siècle et à la période de la domination portugaise. A la même époque, dans la décennie de 1670, leur nombre était également calculé à 2000 personnes environ<sup>20</sup>.

### III

L'expulsion des «Portugais» de Makassar est entrée dans les faits par le Traité de Bongaya (1667) qui a officialisé le succès de la stratégie agressive de la VOC et la défaite du Sultan Hasanudin de Gowa. Le Sultanat a été contraint de se soumettre aux intérêts monopolistiques de la Compagnie et d'expulser les communautés marchandes qui lui faisaient concurrence en quelque sorte. Cas notoire a été celui des «Portugais» qui a ajouté l'antagonisme religieux à la compétition commerciale, même si l'issue de la guerre a entraîné l'exode d'un grand nombre de Makassar qui avaient combattu contre les Hollandais<sup>21</sup>.

De nouveau contraints à une diaspora, cette fois-ci de forme claire et sommaire, les «Portugais» ont recherché d'autres points de refuge. Le voyageur français Tavernier, qui a visité le Sultanat peu après ces événements, désigne le Siam, le Cambodge, Goa et Macao

---

<sup>17</sup> Halikowski-Smith, 2010, p. 5.

<sup>18</sup> Rapport de Justus Schouten in Leupe (ed.), 1936, p. 72.

<sup>19</sup> Bort, 1927, p. 40.

<sup>20</sup> Fernandez Navarrete, 1676, p. 371.

<sup>21</sup> Andaya, 1995b.

comme les destinations de cette diaspora<sup>22</sup>. Macao a été naturellement l'option la plus prévisible, mais la conjoncture était défavorable. La situation d'extrême pénurie économique et de crise politique que la ville affrontait à ce moment-là, à la suite des interdictions édictées par la dynastie Qing et le contexte de guerre existant dans la mer de Chine méridionale, constituait un obstacle d'envergure.

Le Cambodge et le Siam ont été effectivement les principales destinations alternatives pour les groupes de «Portugais» chassés de Makassar. A Ayutthaya, capitale de ce dernier royaume, il existait déjà depuis le milieu du siècle précédent une communauté portugaise, probablement sédimentée par la présence d'aventuriers qui ont joué un rôle important en tant que force mercenaire au service des rois siamois. Les «Portugais» d'Ayutthaya ont formé une communauté distincte avec leur propre quartier (appelé *bandel* en portugais et *bang portuquet* en thai) et un *capitão-mor* (ou *nai*) qui les dirigeait<sup>23</sup>. Il s'agissait surtout d'une communauté métisse, d'envergure et de contours indéfinis, dont l'importance dans le contexte de la société siamoise reste en grande partie incertaine. Les informations disponibles montrent une diversité de prestations: intermédiaires dans le commerce local et régional – notamment des aliments, du bois et des peaux – mercenaires et surtout, interprètes et agents diplomatiques<sup>24</sup>.

Cependant, le *bandel* a été perturbé par l'agitation politique qui a traversé la seconde moitié du XVIIe siècle et surtout par l'action des missionnaires français qui ne respectaient pas le *Padroado* portugais et qui menaçaient la sphère d'influence portugaise dans la région. L'offensive diplomatique française s'ajoutait désormais à la concurrence de la VOC. Dans la décennie de 1680, l'arrivée d'une ambassade officielle venant de Macao a renforcé son prestige et à mis à l'épreuve les talents diplomatiques des dirigeants du *bandel* «portugais» au cours des négociations qui eurent lieu dans la Cour Thai<sup>25</sup>. Cependant, en raison de leur isolement et de la suppression des activités maritimes et commerciales traditionnelles qui assuraient partout ailleurs la survie de groupes identiques, un processus d'appauvrissement et de perte d'influence de la communauté était en cours.

Au cours des XVII e et XVIIIe siècles, les communautés et les groupes de «Portugais» ont rendu possible la proximité avec les structures de *l'Estado da Índia* dans le dessein d'obtenir un soutien diplomatique, des facilités commerciales ou une aide missionnaire. Dans le cas de l'Asie du sud-est, et pour les raisons indiquées ci-dessus, les contacts avec Goa étaient difficiles, sans conséquences importantes, et se limitaient

---

<sup>22</sup> Tavernier, 1676, p. 442.

<sup>23</sup> Halikowski-Smith, 2011, pp. 93-99.

<sup>24</sup> Carvalho, 2006, pp. 95-103.

<sup>25</sup> Flores, 2002; Seabra (ed.), 2004.

généralement à un échange de correspondance. Avec Macao, au contraire, les contacts étaient fréquents et les relations souvent fructueuses. Le cas le plus important a été celui de Timor, où la présence a gagné des racines tout au long de cette période.

Ce qui suscite le plus d'intérêt dans le cas de Timor n'est pas exactement de quelle façon les communautés catholiques et métisses «portugaises» ont résisté à la pression néerlandaise et comment elles ont survécu à une longue période de quasi isolement par rapport à l'*Estado da Índia*. Le plus intéressant est le fait que cette survie a été causée par l'action de groupes non autochtones mais extérieurs à l'île, les dénommés *Larantuqueiros* ou *Topazes*. La première dénomination est facile à expliquer: il s'agissait d'un ensemble de clans métisses, originaires de l'île de Flores (plus précisément de Larantuka) qui durant tout le XVIIe et une partie du XVIIIe siècle dominaient politiquement la région de Lifau, à Timor, contrôlaient le commerce du santal et étaient farouchement hostiles aux tentatives hollandaises de contrôle de l'île.

La désignation *Topazes* suscite, quant à elle, encore quelques questions. L'explication la plus courante est que le mot dérive de *topi* («chapeau») d'origine hindoustani, étant donné que ses éléments se distinguaient par le port du chapeau européen; une autre hypothèse relie le mot à «interprète», dans les langues dravidiennes du sud de l'Inde<sup>26</sup>. La désignation n'était pas spécifique au contexte timorais, ou même au sud-est asiatique. Son utilisation s'est élargie à d'autres scénarios, notamment en Inde et au Sri Lanka, où à la fin du XVIIe siècle, elle avait une signification pratiquement équivalente à celle des *casados*. Comme l'écrit le capitaine João Ribeiro, dans la décennie de 1680, «dans toutes les places et villages que nous avons eu et que nous avons dans cet État [de l'Inde], vivaient et vivent aussi des habitants, originaires de ces régions, avec leurs familles chrétiennes de parents et grands-parents; ils nous ont servis et servent avec amour, et ce sont eux que nous appelons *Topazes*»<sup>27</sup>.

En tous les cas, ces groupes sont intervenus militairement dans la région de Timor occidental en 1642 et, plus tard, en 1659, sous couverture officielle des autorités portugaises et des missionnaires catholiques, dans le contexte des luttes qui opposaient les chrétiens de cette région aux musulmans de Makassar et à leurs alliés locaux et, plus tard, aux Hollandais<sup>28</sup>. Ils furent les véritables agents de l'influence portugaise et catholique sur l'île qui vinrent à gagner des racines au cours du XVIIe siècle et à résister avec succès aux tentatives de la VOC pour contrôler Timor et le commerce du santal. Ils affirmaient avec

---

<sup>26</sup> Andaya, 2010, p. 397; Boxer, 1947, p. 1.

<sup>27</sup> Ribeiro, 1989, p. 185.

<sup>28</sup> Fox, 1982.

orgueil leur ascendance portugaise – même si l’un des plus influents clans des *Larantuqueiros* avait pour origine un déserteur hollandais nommé Jan Hornay – et ils dominaient politiquement une grande partie de l’île depuis plus d’un siècle, grâce à leur prestige militaire et à leur stratégie à établir des alliances et à s’intégrer dans les confédérations des royaumes timorais.

Toutefois, le fait que ces groupes revendiquaient leur origine portugaise ne signifiait pas qu’ils étaient en harmonie avec les directives de la couronne. Au contraire, ils agissaient en totale indépendance et pour leur propre compte, avec des disputes entre les divers clans pour contrôler une grande partie de Timor et le commerce du santal. Ils ont aussi résisté aux tentatives des autorités portugaises à s’interférer dans la vie politique de l’île et d’installer un Gouverneur à Timor, étant longtemps considérés des « rebelles » par le vice-roi de l’*Estado da Índia*<sup>29</sup>.

D’autres groupes se sont intégrés dans les structures hollandaises et se sont mis au service de la VOC, soit en tant qu’intermédiaires et agents commerciaux, soit en tant que diplomates, interprètes ou soldats. Parmi les cas qui ont fait l’objet d’études, l’un des plus intéressants a été celui de Tomás Dias, un « portugais » de Malacca qui a joué un rôle diplomatique majeur dans les négociations avec les divers royaumes de Sumatra, qui a effectué en 1684 au service de la VOC un voyage dans les montagnes de l’intérieur de l’île et établi des contacts avec le royaume de Minangkabau<sup>30</sup>.

Les groupes les plus importants qui ont joué un rôle considérable dans l’histoire coloniale hollandaise dans l’archipel malais-indonésien ont été les dénommés *Mardijkers*. Le mot signifie « homme libre » et telle fut la désignation donnée par les Hollandais à un ensemble hétérogène de chrétiens asiatiques, formé de Portugais métissés, d’éléments provenant de Luzón et principalement d’anciens esclaves convertis au christianisme et originaires du sud de l’Inde<sup>31</sup>.

Les *Mardijkers* ont occupé un quartier spécifique et ont formé un important noyau de la population à Batavia, capitale de la VOC. Parmi leurs traits distincts, tout à fait identifiables dans l’iconographie, il convient notamment de souligner leurs vêtements caractéristiques, notamment le port du chapeau et de vêtements à rayures. Cet usage de vêtements européens, qui constituait l’expression visible d’un de leurs traits identitaires – la prétendue ascendance portugaise – était motif de commentaires péjoratifs de la part des

---

<sup>29</sup> Hägerdal, 2007.

<sup>30</sup> Barnard, 2004.

<sup>31</sup> Bosma et Raben, 2008, pp. 46-51.

voyageurs européens, choqués par le contraste entre l'usage des vêtements européens et leurs pieds nus<sup>32</sup>.

Si les communautés de «Portugais» étaient très fluides avec une caractérisation mal définie, les terminologies utilisées pour les désigner devenaient contradictoires, vu que les désignations variaient selon les régions. D'une manière générale, les Hollandais utilisaient le nom de «Portugais noirs» pour désigner quelconque de ces groupes, allant des *Mardijkers* aux *Topazes*. Néanmoins, si ces termes ont été pratiquement équivalents sur les domaines de la VOC, comme Batavia ou Malacca, ils avaient dans d'autres contextes des significations bien diverses et même antagonistes: à Timor et dans les îles environnantes, les *Topazes* étaient des communautés de «Portugais» catholiques, farouchement anti-hollandais, tandis que le terme *Mardijkers* désignait spécifiquement les troupes métisses au service de la VOC<sup>33</sup>.

#### IV

La survie des communautés de «Portugais» dans l'Asie du Sud-est ne dépendait seulement de leur talent diplomatique et militaire auprès des pouvoirs politiques dans les sultanats malais-indonésiens, dans les royaumes continentaux ou dans la VOC hollandaise ou bien de leur capacité à explorer des routes commerciales. Elle découlait aussi de la viabilité et de la fluidité de leurs caractéristiques identitaires qui se sont atténuées au cours du XVIIIème et surtout au siècle suivant.

La première était la religion catholique, dont la pratique a été graduellement menacée par le manque du clergé qui aurait pu garanti la régularité du culte et la rigueur des enseignements. Le cas des *Mardijkers* de Batavia est significatif, surtout parce que les autorités hollandaises promouvaient et approuvaient l'adhésion à l'Église Réformée et l'abandon des vieilles pratiques catholiques. François Leguat, écrivant à la fin du XVIIe siècle, décrit que les «Portugais réformés» avaient deux églises dans la capitale de la VOC et même si la liberté religieuse existait, les catholiques ne pouvaient exercer leur culte publiquement<sup>34</sup>.

---

<sup>32</sup> Gelman, 2009, pp. 47-50.

<sup>33</sup> Hägerdal, 2012, p. 46.

<sup>34</sup> Leguat, 1895, pp. 224-225.

A Malacca, les autorités hollandaises oscillaient de la plus grande à la plus réduite tolérance envers les vieux cultes catholiques portugais de la région, bien que les années qui suivirent la prise de la ville ont témoigné l'interdiction du culte catholique, tout comme de la présence de missionnaires<sup>35</sup>. En général, comme l'a prouvé l'espagnol Fernandez Navarrete dans la décennie de 1670, l'espace interne de la ville était scellé au culte catholique, mais les villages des environs étaient encore du domaine des confréries (notamment la Confrérie du Rosaire). A noter cependant que les rituels catholiques étaient de plus en plus contaminés par les pratiques des «hérétiques» hollandais et que c'étaient eux, qui assuraient les baptêmes et les mariages<sup>36</sup>.

Il en fut de même pour tout l'archipel. Naturellement, Timor a été une exception, vu qu'à partir de 1702, le vice-roi nomma un Gouverneur pour administrer les zones sous influence portugaise. Il existait cependant un état de guerre endémique et les missions catholiques se trouvaient en plein déclin au cours du XVIIIème siècle, en raison de l'isolement de l'île et de l'effondrement du *Padroado* portugais. L'on a assisté finalement à une fusion graduelle des communautés de *Larantuqueiros* dans les lignées timoraises, ce qui a abouti à leur fragmentation, à leur dilution et à leur postérieure disparition.

Dans les zones d'influence hollandaise, dans les îles voisines de Timor, lorsque le catholicisme a été réintroduit, au XIXème siècle, les missionnaires ont décelé plusieurs formes de culte archaïque qui avaient survécu à deux siècles de privation de clergé: durant la Semaine Sainte, des processions étaient organisées par les confréries du Rosaire, les prières étaient prononcées dans un mélange très frelaté de portugais et de latin et les vieux objets du temps des Portugais étaient considérés des reliques sacrées<sup>37</sup>. Le travail de la réintroduction du catholicisme dans ces contrées, mené par les Jésuites, n'a pas excellé dans le respect et la conservation des vestiges et des pratiques «anciennes». Ceux-ci ont été au contraire considérés contaminés par des traces de «paganisme» et en conséquence, supprimés ou incorporés dans la nouvelle spiritualité «moderne» du XIXe siècle<sup>38</sup>.

La deuxième caractéristique définissant l'identité distincte de ces communautés était l'utilisation de formes créoles ou du *patois* de la langue portugaise. Le portugais avait joué dans une certaine mesure une fonction de «langue franche» dans le commerce régional au cours du XVIème siècle. En outre, son utilisation par des sultans malais – Aceh et Ternate, par exemple - et autres monarques en Asie du Sud-est, dans la correspondance avec les

---

<sup>35</sup> Witt, 2011, pp. 259-263.

<sup>36</sup> Fernandez Navarrete, 1676, p. 371.

<sup>37</sup> Webb, 1976, p. 345.

<sup>38</sup> Steenbrink, 2007, pp. 121-137; Aritonang et Steenbrink, 2008, pp. 229-237.

gouverneurs et autres autorités européennes, démontre qu'elle possédait un inévitable prestige au sein de quelques élites et Cours locales<sup>39</sup>.

Avec la perte d'influence de *l'Estado da Índia* dans la région et avec les communautés de «Portugais» dispersées en divers groupes et sous la pression de la VOC hollandaise, l'on aurait pu s'attendre à ce que l'utilisation de la langue portugaise – ou plutôt du créole portugais – entre rapidement en décadence et finisse par disparaître. Toutefois, ce qui se passa fut exactement le contraire, non seulement elle survécut comme elle gagna de l'espace au sein des sociétés hollandaises qui devaient la chasser, en aboutissant même à pénétrer dans les élites de Batavia<sup>40</sup>.

Il existe plusieurs chroniques de voyageurs européens et des descriptions des environnements sociaux de cette ville qui relatent comment les familles elles-mêmes de la bourgeoisie coloniale hollandaise se sont vues obligées à tolérer et souvent à apprendre le portugais, non seulement par souci de succès dans les affaires, mais aussi parce que les femmes étaient d'origine euro-asiatique et que les enfants étaient élevés et éduqués par des esclaves «Portugais» qui ne parlaient pratiquement pas sinon cette langue<sup>41</sup>. Les *burghers*, zélés farouches de leur identité néerlandaise, ont été ainsi obligés d'apprendre la langue de leurs ennemis afin de pouvoir communiquer avec leurs femmes et leurs enfants. Célèbre est un extrait d'une lettre du gouverneur de Batavia, Johan Maetsuyker, dirigée à l'administration de la VOC, en 1659, dans laquelle ce dernier reconnaît la diffusion du portugais, malgré les efforts de la Compagnie: «le portugais est une langue facile à apprendre et à parler. C'est pourquoi nous ne pouvons pas empêcher les esclaves, qui sont arrivés d'Arrakan et qui n'ont jamais entendu un mot de portugais (et même nos propres enfants), d'adopter cette langue au détriment de toutes les autres et de la considérer comme la leur»<sup>42</sup>.

Le même phénomène s'est produit au niveau du prosélytisme religieux: pour bien réussir dans leurs efforts, éradiquer les «erreurs» et l'«idolâtrie» catholique et reconvertir les communautés chrétiennes à l'Église Réformée, les pasteurs calvinistes ont été obligés d'utiliser le portugais comme langue de travail, car cette dernière était largement diffusée et d'usage courant à Malacca, en Batavia et partout ailleurs<sup>43</sup>.

Cette situation s'est progressivement modifiée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les communautés «portugaises» vinrent à perdre leur ancienne importance au fur et à mesure que

---

<sup>39</sup> Beaulieu, 1683, p. 48; Argensola, 1992, p. 239.

<sup>40</sup> Gelman, 2009, pp. 18-19.

<sup>41</sup> Graaf, 1719, pp. 291-292; Blussé, 1988, pp. 156-166.

<sup>42</sup> Boxer, 1965, p. 224.

<sup>43</sup> Tomás, 2008, pp. 435-437.

les empires asiatiques hollandais, français et britannique ont acquis un caractère nettement colonial et qu'ils limitèrent les frontières entre eux. La diminution de la relevance et de la renommée des «tribus portugaises» a donné lieu, aussi bien à la perte de leur ancien engagement en tant qu'intermédiaires commerciaux et agents diplomatiques qu'à leur dilution dans d'autres communautés et groupes, pendant que les nouveaux empires européens ont créé de nouveaux centres urbains et qu'ils ont favorisé la mobilité entre leurs différentes parcelles<sup>44</sup>.

À cette diminution s'est ajoutée une rétraction de leur langue, qui a été remplacée dans l'administration, dans le commerce, dans les activités missionnaires et dans les environnements sociaux par les langues des respectifs colonisateurs européens. Les indépendances nationales, qui eurent lieu après la Seconde Guerre Mondiale, ont tout naturellement accéléré ce double processus. De nos jours, il ne reste plus que des communautés de petite dimension à Malacca, à Singapour, à Tugu (Jakarta), dans l'île de Flores et dans les îles voisines de Timor et en petits groupes dispersés, dont les traits et les vestiges identitaires ont attiré l'attention des anthropologues et dont la survie est parfois perçue comme un simple potentiel touristique, générateur de recettes et de revenus économiques pour les régions concernées.

---

<sup>44</sup> Byrne, 2011, pp. 140-141.

## Bibliographie

### Sources

ARGENSOLA, Bartolomé Leonardo de (1992), *Conquista de las Islas Malucas*, Madrid, Ed. Polifemo [1609].

BEAULIEU, Augustin de (1683), “Memoires du Voyage aux Indes Orientales du General Beaulieu, dressés par luy-mesme”, in Thevenot, M., *Relation de Divers Voyages Curieux*, Paris, André Pralard.

BORT, Balthasar (1927), “Report of... on Malacca 1678”, *Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society*, 5, 1, pp. 1-232.

FERNANDEZ NAVARRETE, Domingo (1676), *Tratados Historicos, Politicos, Ethicos y Religiosos de la Monarchia de China*, Madrid, Imprenta Real.

GRAAF, Nicholas de (1719), *Voyages de Nicholas de Graaf aux Indes Orientales et en d'autres liens d'Asie*, Amsterdam, Jean Frederic Bernard.

LEGUAT, François (1895), *The Voyage of ... of Bresse to Rodriguez, Mauritius, Java, and the Cape of Good Hope*, Londres, Hakluyt Society, vol. II [1696-1698].

LEUPE, P. A. (ed.) (1936), “The Siege and Capture of Malacca from the Portuguese”, *Journal of the Malayan Branch of the Royal Asiatic Society*, XIV, 1, pp. 1-176.

RIBEIRO, João (1989), *Fatalidade Histórica da Ilha de Ceilão*, Lisbonne, Alfa [1690].

SEABRA, Leonor de (ed.) (2004), *A Embaixada ao Sião de Pero Vaz de Sequeira (1684-1686)*, Macau, IPOR.

TAVERNIER, Jean Baptiste (1676), *Les Six Voyages de..., ecuyer Baron d'Aubonne*, 2e partie, Paris, Gervais Clouzier.

### Études

ANDAYA, Leonard Y. (1995a), “The Portuguese Tribe in the Malay-Indonesian Archipelago in the Seventeenth and Eighteenth Centuries”, in Francis A. Dutra et João Camilo dos Santos (eds.), *The Portuguese and the Pacific : Proceedings of the International colloquium*, Santa Barbara, Center for Portuguese Studies, University of California, pp. 129-148.

ANDAYA, Leonard Y. (1995b), “The Bugis-Makassar Diaporas”, *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society*, 68, 1, 268, pp. 119-138.

- ANDAYA, Leonard Y. (2010), “The ‘Informal Portuguese Empire’ and the Topasses in the Solor Archipelago and Timor in the seventeenth and eighteenth centuries”, *Journal of Southeast Asian Studies*, 41, 3, pp. 391-420.
- ARITONANG, Jan Sihar et Steenbrink, Karel (eds.) (2008), *A History of Cristianity in Indonesia*, Leiden, Brill.
- BARNARD, Timothy P. (2004), “Mestizos as Middlemen: Tomas Días and his Travels in Eastern Sumatra”, in Peter Borschberg (ed.), *Iberians in the Singapore-Melaka Area, (16<sup>th</sup> to 18<sup>th</sup> Century)*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, pp. 147-160.
- BLUSSÉ, Leonard (1988), *Strange Company – Chinese Settlers, Mestizo Women and the Dutch in VOC Batavia*, Dordrecht, Foris Publications.
- BORSCHBERG, Peter (2010), “Ethnicity, Language and Culture in Melaka after the Transition from Portuguese to Dutch Rule (Seventeenth Century)”, *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society*, 83, 2, 299, pp. 93-117.
- BOSMA, Ulbe et Raben, Remco (2008), *Being “Dutch” in the Indies – A History of Creolisation and Empire, 1500-1920*, Singapour, NUS Press.
- BOXER, C. R. (1947), *The Topasses of Timor*, Amsterdam, KVI Institute.
- BOXER, C. R. (1965), *The Dutch Seaborne Empire – 1600-1800*, Londres, Hutchinson.
- BOXER, C. R. (1967), *Francisco Vieira de Figueiredo. A Portuguese Merchant-Adventurer in Southeast Asia, 1624–1667*, La Haye, Martinus Nijhoff.
- BYRNE, John (2011), “The Luso-Asian and Other Eurasians: Their Domestic and Diasporic Identities”, in Laura Jarnagin (ed.), *Culture and Identity in the Luso-Asian World – Intricacies of Engagement*, Singapour, ISEAS pp. 131-154.
- CARVALHO, Rita Bernardes de (2006), *La présence portugaise à Ayutthaya (Siam) aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Master de Sciences Historiques, Paris, École Pratique des Hautes Études.
- CRUZ, Maria Augusta Lima (1986), “Exiles and Renegades in Early Sixteenth Century Portuguese Asia”, *Indian Economic and Social History Review*, 23, 3, pp. 248-262.
- FLORES, Maria da Conceição (2002), “A embaixada de Pedro Vaz de Siqueira ao Sião em 1684”, *Anais de História de Além-Mar*, 3, pp. 353-375.
- FOX, James J. (1982), “The Great Lord rests at the Centre – the paradox of powerlessness in European-Timorese relations”, *Anthropology*, 5, 2, pp. 22-33.
- HÄGERDAL, Hans (2007), “Rebellions or Factionalism? Timorese Forms of Resistance in an Early Colonial Context, 1650-1769”, *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde*, 163, 1, pp. 1-33.

- HÄGERDAL, Hans (2012), *Lords of the Land, Lords of the Sea – Conflict and Adaptation in Early Colonial Timor, 1600-1800*, Leiden, KITLV Press.
- HALIKOWSKI-SMITH, Stefan (2010), “No Obvious Home: the flight of the Portuguese “tribe” from Makassar to Ayutthaya and Cambodia during the 1660s”, *International Journal of Asian Studies*, 7, 1, pp. 1-28.
- HALIKOWSKI-SMITH, Stefan (2011), *Creolization and Diaspora in the Portuguese Indies. The Social World of Ayutthaya, 1640-1720*, Leiden, Brill.
- PINTO, Paulo Jorge de Sousa (2011), “Os casados de Malaca, 1511-1641: estratégias de adaptação e de sobrevivência”, *História Lusófona*, [on-line: <http://tinyurl.com/glnf6r9>].
- PINTO, Paulo Jorge de Sousa (2012), *The Portuguese and the Straits of Melaka, 1575-1619 – Power, Trade and Diplomacy*, Singapour, NUS Press.
- PINTO, Paulo Jorge de Sousa (2015), “casados” in *e-Dicionário da Terra e do Território no Império Português*, [online: <http://edittip.net/2015/12/17/casados/>].
- STEENBRINK, Karel A., (2007), *Catholics in Indonesia, a Documented History (1903-1942)*, Leiden, KITLV Press.
- SUBRAHMANYAM, Sanjay (1994), *Comércio e Conflito. A presença portuguesa no Golfo de Bengala, 1500-1700*, Lisbonne, Ed. 70.
- TAYLOR, Jean Gelman (2009), *The Social World of Batavia*, 2e. ed., Madison, The University of Wisconsin Press.
- THOMAZ, Luís Filipe F. R. (1979), “Les Portugais dans les mers de l’Archipel au XVIe siècle”, *Archipel*, 18, pp. 105-125.
- THOMAZ, Luís Filipe F. R. (1994), “Os Portugueses e o mar de Bengala na época manuelina” in *De Ceuta a Timor*, Lisbonne, Difel, pp. 403-486.
- TOMÁS, Maria Isabel (2008), “A viagem das Palavras”, in A. T. Matos et M. F. Lages, (eds.), *Portugal: percursos de interculturalidade*, vol. III (Matrizes e Configurações), Lisbonne, ACIDI, pp. 431-458.
- WEBB, R. A. F. Paul (1986), “Adat and Christianity in Nusa Tenggara Timur: Reaction and Counteraction – Traditional custom and modern development in Eastern Indonesia”, *Philippine Quarterly of Culture & Society*, 14, pp. 339-365.
- WINIUS, George (1983), “The ‘Shadow Empire’ of Goa in the Bay of Bengal”, *Itinerario*, 7, 2, pp 83-101.
- WITT, Dennis de (2011), “Enemies, Friends and Relations: Portuguese Eurasians during Malacca’s Dutch era and beyond”, in Laura Jarnagin (ed.), *Culture and Identity in the Luso-Asian World – Tenacities and Plasticities*, Singapour, ISEAS, pp. 257-271.